

les attributions de ses trop nombreux personnages, sans se soucier de ce que pourrait être la cassette impériale, ou la liste civile. Du reste, ces naïfs et grands enfants couronnés amenaient avec eux des personnalités prises en Belgique et surtout en Autriche, destinées à former simplement le noyau de la cour qui se complèterait au Mexique avec des notabilités nationales. Mais les esprits sérieux se demandaient avec effroi, étant donné les proportions du noyau de la cour, ce que pourrait bien être le fruit tout entier ?

Entre temps, et pendant qu'à bord de la *Novara*, on s'abandonnait à ces passe-temps de quatrième importance, là-bas, au bout du graphique, on attendait plus ou moins patiemment, et, à Vera-Cruz, le sémaphore était un peu comme la tour du château de Malborough !

Enfin, le 28 mai, à la première heure du jour, par une de ces belles matinées qui sont, à cette saison déjà, la préparation des coups de vent du Nord, apparut à l'horizon un grand navire empanaché de fumée, qui s'approcha rapidement de la terre : c'était la frégate *Thémis* précédant la *Novara*, encore au large.

Aussitôt mouillée à Saint-Jean d'Ulloa, la frégate française salua le pavillon du commandant de notre division navale et signala à Vera-Cruz l'arrivée de l'Empereur Maximilien. La *Novara* se montra bientôt à l'horizon et, une heure après, les ancres du vaisseau autrichien accrochées aux roches de la rade, prenaient possession de la terre mexicaine, les canons du fort et des navires de guerre français saluaient le pavillon impérial mexicain.

## CHAPITRE X

### RÈGNE DE MAXIMILIEN I<sup>er</sup>

#### Première Période

---

Incidents du débarquement de l'Empereur Maximilien. — Arrivée tardive à Vera-Cruz d'Almonte, lieutenant de l'Empire. — Premières fautes politiques de Maximilien — Entrée manquée. — Le 29, débarquement matinal et peu solennel. — Débuts de voyage malheureux. — Incidents de voiture. — Entrée à Puebla. — Libéralités inutiles. — Arrivée aux portes de Mexico. — Dévotions au sanctuaire de Guadalupe. — 12 juin, entrée solennelle dans Mexico. — Incident de la première nuit des époux impériaux. — Création d'une cour; le cabinet secret. — M. Elloin. — Eloignement regrettable d'Almonte du gouvernement.

Le 28 mai, au matin, devant Vera-Cruz, Maximilien I<sup>er</sup>, à bord de la *Novara*, avait arboré le pavillon impérial du Mexique, salué par tous les canons français.

Le règne de Maximilien commençait et le souverain l'annonçait solennellement à son peuple dans une proclamation qu'il faisait afficher tout d'abord sur les murs de Vera-Cruz, pour atteindre ensuite et successivement tous ceux de l'Empire sur lesquels les circonstances permettraient de l'apposer.

Cependant si, du haut de son vaisseau à peine entré dans les eaux mexicaines, Maximilien lança sur la terre, sa nouvelle patrie, ses impressions premières, il ne sembla pas qu'il eût hâte d'y conduire sa noble personne. Il contemplait d'un regard vague et muet les eaux tranquilles et solitaires qui le séparaient de la plage aride de Vera-Cruz.

Ce regard peut-être reportait au loin sa pensée sur les flots bleus de l'Adriatique où s'était attaché le long sillage que sa frégate venait d'achever près d'une terre nouvelle; car cette arrivée ne ressemblait guère au départ de Miramar, où une innombrable flottille entourait la *Novara*, aujourd'hui isolée dans un port presque désert. Pourquoi donc ne débarquait-il pas? Les canons du fort d'Ulloa avaient bien tonné réglementairement ou plutôt protocolairement, attirant sur la grève, au pied des hautes murailles crénelées qui la bordent, une population, plus étonnée et curieuse que nombreuse, qui regardait et attendait. Cette démonstration peu enthousiaste jette un froid à bord de la frégate impériale. Cependant le préfet de la province, les membres de la municipalité sont accourus sur le môle et attendent, eux aussi. La cause de cette incertitude générale était que l'arrivée du Sauveur du Mexique n'avait pas été annoncée à l'avance et qu'elle n'était prévue que pour la fin du mois. En somme, on attendait partout et comme personne ne donnait d'ordres, on ne savait que faire. Quant à l'Empereur, sa grandeur l'attachait à son vaisseau et il attendait qu'Almonte, régent de l'Empire, devenu depuis peu lieutenant de l'Empire, accourût pour le saluer et lui remettre les pouvoirs qu'il lui avait confiés. Remise qui ne pouvait être, du reste, qu'une formalité, car ils se réduisaient en réalité à bien peu de chose! Cependant, le général Almonte était parti depuis longtemps de Mexico, bien en avance, croyait-il, car il se proposait de s'arrêter dans toutes les localités importantes où devaient passer les souverains, y préparer les réceptions et chauffer l'enthousiasme. Hélas! Il était encore à Cordova quand le télégraphe l'avisa de la fameuse arrivée. Quelque diligence qu'il pût faire, ce n'est que le soir, alors que le soleil disparaissait déjà derrière le Pic d'Orizaba, que, légèrement confus, il se présenta à l'Empereur. Sa Majesté, dans un accès de générosité bien calculée, le réconforta en faisant pleuvoir sur sa tête les plus hautes dignités de l'Empire, comme récompense, plus apparente que

réelle, des éminents services qu'il lui avait rendus : il le nomma grand maréchal de la cour et ministre de la maison de l'Empereur. C'était débiter par une lourde faute. Pourquoi donc, en effet, expulser du gouvernement proprement dit cet homme qui venait d'en être le chef et où son action était assurément plus nécessaire qu'avant, surtout beaucoup plus utile que dans les fonctions, si hautes qu'elles fussent, qu'on lui infligeait à la cour. Il aurait dû nommer Almonte son premier ministre. Après cette réception aux conséquences néfastes, Maximilien I<sup>er</sup> daigna autoriser la présentation des infortunés fonctionnaires de Vera-Cruz, qui attendaient depuis le matin, et, comme consolation quelque peu ironique, il répondit à leurs souhaits et compliments de bienvenue qu'il ne pourrait pas séjourner dans la ville, qu'il ne débarquerait que le lendemain et se mettrait en route aussitôt pour l'intérieur. C'était maigre pour alimenter l'enthousiasme populaire et autres! Aussi, pendant la nuit, un coup de vent de *Norte* ayant renversé les arcs de triomphe élevés en son honneur, on se garda bien de les relever le lendemain matin. Il est juste d'ajouter que l'Empereur, mieux inspiré, crut devoir atténuer l'effet de la gaffe commise en annonçant à ces échevins déconfits qu'il reviendrait les voir.... plus tard. Hélas! il ne les revit jamais et eux ne le revirent qu'au travers de son cercueil!

Cette maladresse primordiale fut encore complétée le lendemain. En vérité, quand on met pour la première fois le pied dans son empire, on ne débarque pas à six heures du matin, alors qu'un quart d'heure avant il fait encore nuit noire. Ce prince peu clairvoyant n'avait pas songé qu'il était sous les Tropiques. Il fallait au moins donner aux *zopilotes* de l'endroit le temps d'accomplir leur œuvre matinale de nettoyage des rues, et aux agents de la voirie celui de donner un coup de balai.

Lorsque les salves d'artillerie des forts et des navires français mouillés sur rade saluèrent le débarquement impérial, la population fut surprise presque dans son sommeil.

La société n'avait pas fait sa toilette de circonstance, les chevelures n'étaient pas encore ordonnées et disposées pour recevoir la mantille et c'est à peine si on pouvait se présenter aux balcons. Quant à la populace, elle était clairsemée sur le passage du cortège, son enthousiasme, qu'on n'avait pas eu le temps ni la volonté peut-être d'allumer, était tristement terne, et c'est seulement sur les débris épars des arcs de triomphe que passèrent l'Empereur et l'Impératrice. Ils éprouvèrent un amer dépit. L'Impératrice surtout, accourue avec tant de joie vers cette couronne qui ne montrait déjà que des épines, ne put dissimuler une profonde tristesse. Quant à la cour, elle paraissait absolument désorientée par ce début dépourvu de cérémonial et de prestige. Du reste, c'était bien la faute des souverains. Au lieu d'entendre la messe avant le jour, à bord de leur frégate, ils auraient dû faire dire à terre un office solennel dans la basilique de Vera-Cruz, ce qui aurait donné un tout autre aspect à leur entrée et réchauffé les sympathies.

Enfin, on arriva quand même à la gare. On monta en chemin de fer et, à toute vapeur, on courut vers la Soledad, où on consentit à s'arrêter pour déjeuner. C'était sortir par trop rapidement des Terres Chaudes, dont les effluves de fièvre jaune ne furent pas étrangères à la précipitation qu'on mit à s'éloigner de la côte.

Cependant, cette première journée passée sur la terre mexicaine tenait encore en réserve, à la disposition des deux princes, de nouvelles tribulations, pour ne pas dire plus. Arrivés au terminus de la voie ferrée, les voyageurs montèrent dans des voitures qui les attendaient et se remirent en route par la voie de terre, mais à une allure plutôt lente, car les chemins étaient mauvais et l'escorte de cavalerie, affectée à la protection de la petite colonne d'élite, n'aurait pas pu soutenir longtemps une vive allure; et puis, la route s'élève péniblement sur les premiers contreforts des immenses escarpements des Cumbres et les côtes sont longues. Aussi la nuit se fit alors qu'on était encore bien

loin du gîte à atteindre. Cheminer dans l'obscurité, au sein d'un désert sauvage, sur un terrain affreusement cahoteux, est déjà fort désagréable et le cœur de la pauvre Impératrice se serrait au milieu de cet isolement relatif, mais écrasant pour elle. Pour surcroît d'infortune, la nature paraît s'acharner à rendre le pays encore plus inhospitalier pour ces étrangers venus de si loin se donner à lui. Un coup de vent du Nord souffle à la mer et, selon la loi normale, remonte dans les terres et y détermine une pluie torrentielle qui, dans la nuit sombre, rend la marche encore plus lugubre et pénible. Pourtant, ces épreuves ne sont pas suffisantes pour le mauvais génie qui semble accompagner le couple impérial. Tout à coup, un essieu de la voiture qui porte... César et sa... femme, se rompt et les infortunés souverains sont obligés d'abandonner leur fragile carrosse au milieu de la tempête qui fait rage et de prendre place dans une des voitures qui suivent, et laquelle? Celle du général de Maussion, commandant supérieur français de la province d'Orizaba, qui est venu au devant de Leurs Majestés à la limite de son commandement. Quel avertissement du ciel! Ce sera toujours et seulement sous l'égide de l'étoile française que ces princes devront trouver le salut, le talisman, qui les protégera contre ce qui pourrait paraître l'influence néfaste d'un homme qui commande leur première escorte mexicaine, et sera encore celui de la dernière à Queretaro : le colonel Lopez, qui chevauche à la portière de leur voiture!! Combien sont terribles ces rapprochements. D'ailleurs, ces victimes condamnées, sans doute par le destin, ont oublié ou n'ont jamais compris les avertissements mystérieux de la première heure, lorsqu'ils se laissèrent entraîner hors de la protection du Drapeau de la France.

Heureusement, cette journée, décourageante au point d'arracher plusieurs fois des larmes aux yeux de l'Impératrice, fut sans lendemain. Leurs Majestés, en arrivant à Cordova, pénétraient dans la zone mise au point par le général Al-

CAPITULO XXXIII

monte. On y trouva partout une réception chaleureuse, et une affluence d'Indiens accourus pour saluer ce qu'ils croyaient être leur libérateur, qui n'en remplit le rôle éphémère que grâce à l'intervention de la France.

A Orizaba, l'accueil des Indiens réunis par milliers fut, particulièrement, sincèrement enthousiaste. L'Empereur, enivré par ce premier sourire de la fortune, y resta pendant deux jours, fit chanter un *Te Deum*, invita à dîner une vieille tribu aztèque, mais oublia d'adresser un salut de reconnaissance à ce fameux Cerro Borrego, où une poignée de braves de France sauva, là-bas, la première armée de l'intervention.

Le dimanche, 5 juin, le cortège impérial entra à Puebla, où une réception officielle aussi bien que populaire fut particulièrement imposante. Le général Brincourt, gouverneur de la place, fit défiler devant Leurs Majestés les troupes de la garnison. Le soir, il y eut grand bal, et le lendemain on se remit en route pour Mexico, non sans avoir laissé encore un témoignage, généreux il est vrai, mais qui, en allongeant la série des prodigalités du voyage, continuait à vider de façon inquiétante la cassette impériale. C'était la somme de 35.000 francs pour restaurer un hospice. On passa par Cholula, non pas précisément pour allonger la route, mais pour faire quelques dévotions dans l'ancienne capitale des Aztèques. Enfin, on parvenait aux portes de Mexico, mais on n'y entra pas. Tout comme à Vera-Cruz, on ne débarquait pas en arrivant !

Leurs Majestés croyaient sans doute d'une heureuse politique de manifester à l'égard de l'accomplissement des devoirs religieux un culte bien plus ardent que pour toutes autres obligations, et elles exagéraient ces manifestations. Ayant pour premier souci de rendre grâce au ciel de les avoir placées sur un trône, elles pénétraient dans toutes les églises, faisaient chanter partout des *Te Deum*, et jugèrent à propos, avant d'entrer dans la capitale, d'aller, à quelques kilomètres de ses portes, au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, patronne du Mexique, pour y faire encore

des dévotions et encore chanter un *Te Deum*, à côté de la grande ville qui attendait.

Mais, si les souverains ne se montrent pas empressés à aller à ses habitants, ceux-ci, au contraire, ont hâte d'aller à eux et, sans que ce fût prévu au programme, arrive soudainement à Guadalupe un flot populaire précédé par un immense cortège de voitures pleines de femmes en grandes toilettes et de centaines de cavaliers, parfaits gentlemen, qui ont laissé la veste de cuir brodée d'or pour revêtir l'habit noir et la cravate blanche. Cette manifestation, un peu carnavalesque au fond, nous produisit le plus singulier effet. Cependant, dans cette démonstration spontanée et si discordante avec les habitudes locales, nous ne devons retenir que la bonne intention qui, vraiment touchante, émut profondément l'Empereur, surtout l'Impératrice. Celle-ci, oubliant les tristes incidents du début, rayonnait de joie et d'orgueil. Alors, la situation prenant un caractère solennel et grandiose, on ne se contenta plus d'un *Te Deum*, mais on entonna, en un chœur de milliers de voix, un imposant *Domine salvum fac Imperatorum Maximilianum*. Je reconnais que ce fut saisissant et qu'en ce moment on pouvait espérer en l'avenir.

Après la cérémonie religieuse, Leurs Majestés allèrent s'établir dans le couvent du Chapitre de Guadalupe où elles reçurent l'hommage de toutes les grandes personnalités de l'Empire.

Le général Bazaine, informé du projet de l'Empereur de faire, avant d'entrer en ville, une sorte de pèlerinage au sanctuaire de Guadalupe, avait décidé de venir l'y saluer. Accompagné seulement de quelques-uns de ses officiers, il s'y rendit à cheval et fut admis le premier à la réception des souverains, qui lui firent l'accueil le plus chaleureux et le plus sympathique. Après lui, le grand maître des cérémonies — car il y en avait déjà un — le comte Zichy, grand seigneur autrichien, présenta le ministre de France, marquis de Montholon; le général baron Neigre, commandant

supérieur de la province; puis l'archevêque, les autorités mexicaines locales, l'ayuntamiento, alias conseil municipal, etc.

L'Empereur, fort ému des compliments qu'on vient de lui adresser, répond par un petit discours de circonstance, banal, sans grandeur, sans noblesse, pas d'inspiration enfin, et termine en remerciant tout le monde qu'il « aime avec effusion de tout son cœur d'Empereur ».

Le lendemain, date mémorable du 12 juin, eut lieu l'entrée solennelle dans Mexico. Juste un an, presque jour pour jour, après l'entrée du général Forey. Cette solennité fut assurément grandiose, l'enthousiasme considérable et sincère. Une foule immense était accourue des régions voisines pour accueillir, pour voir surtout, cet homme qui, pour les Indiens particulièrement, représentait le sauveur rêvé. Ce messie, apparaissant à leur esprit, animé d'une foi ardente, comme envoyé par Dieu de l'autre bout du monde, pour faire tomber les chaînes de leur servage et apporter dans leur vie misérable les bienfaits de la justice et de la paix. Aussi, c'est avec délire que ces centaines de mille victimes de la vie agitent les rameaux verts qu'ils portent en main, en poussant des vivats frénétiques pour leur nouveau maître. La population urbaine s'associe franchement à ces manifestations; mais son enthousiasme n'a pas le même caractère que celui qui accueillit l'armée française. Il faut remarquer que cette population éclairée avait déjà compris les difficultés qui surgiraient dans l'avenir; elle ne connaissait pas encore le parti que prendrait le nouvel Empereur dans les conflits engagés et un sentiment de crainte, sinon de doute, animait bien des esprits. Enfin, le cortège en lui-même était plutôt froid et compassé; le cadre manquait de troupes nationales surtout. On y voyait bien une partie de cette armée française qui assurait la tranquillité présente, mais on ne voyait pas assez l'armée mexicaine qui, après la première, devait assumer la tâche problématique de maintenir la sécurité future.

En tête du cortège, marchait un régiment de lanciers mexicains, commandé par l'inévitable et fatal Lopez. Devant la voiture de Leurs Majestés défilaient des escadrons français de hussards et de chasseurs d'Afrique. Aussitôt après venait le carrosse portant, souriants et heureux, l'Empereur et l'Impératrice. Aux portières se tenaient imposants, l'épée nue, à droite le général Bazaine, à gauche le général Neigre. En arrière était porté le fanion tricolore du commandant en chef de l'armée française que suivait le groupe de la maison militaire du général, l'état-major et les chefs de service du corps expéditionnaire. C'était bien la France qui entourait et présentait au peuple mexicain l'Empereur que Napoléon III lui donnait.

Venaient ensuite, en une longue et double file, une cinquantaine de voitures portant, suivant un ordre protocolaire déjà sévère, la cour et les dignitaires de l'Empire, les hauts fonctionnaires, ministres et autres grands personnages, la plupart en des costumes chamarrés que nous n'aurions pas soupçonnés. Enfin, la colonne était fermée par un régiment de cavalerie mexicaine.

Ce cortège, assurément imposant et peu ordinaire pour le pays, se dirige à pas lents vers la place d'Armes, brillamment décorée d'arcs de triomphe et d'oriflammes; des drapeaux flottent à toutes les fenêtres ornées de riches tentures et garnies de femmes en grand apparat. Des troupes françaises sont massées sur le terre-plein pour rendre les honneurs.

Devant le parvis de la cathédrale Leurs Majestés mettent pied à terre et, suivies par le général en chef, la cour et les personnages de la suite, s'avancent vers l'archevêque qui les attend sous le gigantesque portique et les conduit au pied de l'autel. La cérémonie fut grande, solennelle, et lorsqu'elle se termina par un éclatant *Domine salvum*, le cortège reformé se rendit à pied au palais impérial. La porte à côté!

Alors, tout imbus de l'austère majesté du palais de Schœn-

brun, où naquit Maximilien, voire même de l'élégante magnificence de Miramar où le couple impérial vécut les jours les plus heureux de leur union, les souverains éprouvèrent un serrement de cœur bien naturel à l'aspect sombre et vulgaire de cette façade de caserne ou de prison. Décidément la pilule manquait de dorure ! Et pourtant Maximilien fit contre fortune bon cœur.

Conduit dans la salle du trône, qui, du reste, avait été restaurée, ornée et meublée avec une certaine recherche artistique, voyant groupé autour de lui, tout ce qui, dans le parti qui l'acclamait et le recevait avec un enthousiasme persuasif, brillait au premier rang, par la valeur personnelle, la race et la fortune, l'Empereur sentit renaître une véritable espérance et, dans l'expansion de son bonheur, inspiré sans doute par la joie rayonnante de l'Impératrice, il prononça avec fermeté et conviction sincère, une allocution qui était, en réalité, un discours du trône où, en réminiscence de sa proclamation lancée de Vera-Cruz, il rééditait toutes les formules des gouvernements qui arrivent au pouvoir ; le tout panaché des éclats louangeux et flatteurs sur les merveilles du pays et les vertus des citoyens. Puis, tout rentra dans un calme relatif. Les épées rentrèrent au fourreau et les habits brodés au vestiaire ; mais la ville resta pendant tout le jour la proie d'une animation bien naturelle ; la foule ne pouvait s'arracher à la contemplation de la façade du palais, espérant y percevoir l'apparition de ses hôtes couronnés.

Ce fut à coup sûr une belle et mémorable journée, surtout pour les jeunes souverains qui s'installaient du mieux possible dans leur impériale demeure. Ils rayonnaient de bonheur. Et pourtant, les amertumes de leur début de l'Empire ne voulaient pas sommeiller. En effet, le soir, alors que les illuminations avaient expiré sur la façade des édifices, aux fenêtres des habitations, que le silence eut repris possession de la grande ville, tout parut être au repos. Alors l'Empereur et son auguste épouse s'abandonnèrent à leur

premier sommeil dans la chambre à coucher impériale tout récemment rajeunie et qui, dans le cadre encore vierge de ses tentures d'une magnifique moire antique blanche, relevées de baguettes d'or, semblait respirer la paix et le mystère. Mais le mauvais génie qui les avait guettés à Vera-Cruz semblait ne pas vouloir se lasser et les poursuivait jusque dans la retraite la plus intime de la vie.

Je reconnais que je me trouve ici dans la cruelle nécessité de violer un mystère de l'alcôve ; mais je ne puis résister au désir, qu'on excusera, j'espère, de perpétuer le souvenir d'une aventure qui assurément ne manque pas de piquant. En tout cas, j'y mettrai de la réserve et serai moins mordant que mes héros.

Or donc, Leurs Majestés étaient à peine plongées dans un sommeil sagement réparateur des fatigues et des émotions du jour, évidemment prodigue de rêves dorés pour l'avenir, lorsque soudain un réveil insolite, étrange, vint les rappeler à une des cruelles et banales réalités de la vie la plus vulgaire. Elles étaient assaillies par les attaques violentes d'une légion de petits insectes au corps plat, à la forme lenticulaire, au pelage rouge brun, qu'elles ne reconnurent pas tout d'abord, ne s'étant jamais trouvées dans une situation pareille. Mais Maximilien, qui était un entomologiste des plus distingués et particulièrement passionné, découvrit promptement le caractère et les mœurs sanguinaires de l'insecte agressif à qui il avait affaire : c'était un des quarante-trois types de l'espèce des hémiptères, savamment nommé par les naturalistes les plus illustres *cimex lectuarius*, plus connu dans les pays espagnols sous le nom de *tchinches* et en France, vulgairement appelé punaise ! Un peu de pédantisme technique était bien dû à l'érudition sûre de ce prince qui, d'un premier coup d'œil de maître, sut classer et définir l'hémiptère lui apparaissant pour la première fois !

Un double cri d'horreur retentit sur la couche impériale, et fut suivie d'une fuite précipitée de ses hôtes. L'Empereur se fit, dans une pièce voisine, un lit de camp sur une table

de billard et l'Impératrice s'établit dans un fauteuil. Bizarre incident, en vérité, et singulier coup d'un ironique destin. C'étaient les anciens clients du président Juarez qui vengeaient leur ancien maître de l'usurpation de sa demeure, en livrant à ses ennemis un sanglant combat ! La conséquence naturelle de l'aventure ne se fit pas attendre. Dès le lendemain, Leurs Majestés décidèrent de transférer leur habitat au château de Chapultepec, que l'on restaurerait et surtout qu'on mettrait à l'abri d'hôtes non autorisés par le nouveau règlement de la cour. Les initiés seuls connurent la cause de la passion des souverains pour leur demeure rurale qui, du reste, la méritait à bien d'autres titres.

Il paraît cependant que cette nuit d'émotions ne suffisait pas encore au programme des persécutions d'une singulière fatalité. La journée du lendemain eut encore dans son ciel des nuages orageux. C'était le jour de la présentation à l'Impératrice des dames les plus importantes de la haute société de Mexico, qui avaient sollicité la faveur de porter leurs hommages à la souveraine. Cette formalité officielle, mais plutôt mondaine, fut ordonnée avec un cérémonial sévère emprunté à la grande étiquette de la cour d'Autriche. Les dames représentant les plus anciennes et les plus aristocratiques familles du Mexique, en grande toilette de jour, devaient être présentées individuellement à l'Impératrice par la grande maîtresse des cérémonies. Les choses se passèrent ainsi. Mais ces grandes dames n'étaient pas initiées aux subtilités de l'étiquette; elles y allaient de bon cœur dans leurs salutations et, s'avancant vers l'Impératrice, lui témoignèrent tous leurs sentiments d'amour et de dévouement en lui donnant un « abrazo », la plus éloquente manifestation de tendresse et d'estime qui soit en usage dans le pays. Lorsque la fière Charlotte se vit prendre à bras-le-corps par les épaules, et reçut dans le dos de petites tappes données par les mains de l'embrasseuse, elle se crut outragée et s'éloigna de ces trop familières grandes dames. Celles-ci, à leur tour, furent profondément mortifiées d'être ainsi re-

poussées et, fières aussi, elles eurent dans leurs yeux des larmes de honte d'être ainsi traitées, elles, les filles de grands d'Espagne. Un incident grave, à la fois plaisant et sévère, menaçait d'être la conséquence de ce malentendu fâcheux. Il fallut l'habile et délicate intervention de Mme Almonte, la grande maîtresse des cérémonies, pour départager les aristocratiques susceptibilités, pour calmer les froissements réciproques, par des explications adroites remettant les choses au point naturel. Il n'en resta pas moins dans les cœurs un certain froid, alors qu'il n'aurait dû s'y trouver que les plus franches effusions de bons sentiments.

En tout cas, cet incident, au fond plutôt drolatique pour les profanes, révéla la nécessité impérieuse de soumettre à une éducation spéciale, méthodique et plus ou moins laborieuse, les grandes dames destinées à fréquenter la cour, surtout celles qui furent affublées du titre et de la charge de dame d'honneur de l'Impératrice. Il fallut les initier aux mystères presque chorégraphiques de la révérence rythmée sur les jarrets, et à l'art de se retirer à reculons, faisant toujours face aimable à l'auguste personne dont on s'éloigne, et cela sans s'empêtrer dans la traîne de la robe de cour qu'il faut, avec grâce, d'un tour de jambe discret et moelleux, rejeter en arrière.

Ce dressage, si je puis m'exprimer ainsi à l'égard de si nobles personnes, put atteindre, en peu de temps, pour les jeunes surtout, un degré de perfection très satisfaisant; mais il n'en fut pas tout à fait ainsi pour l'éducation mondaine de certaines douairières qui, dans l'atmosphère ultra-démocratique où elles avaient été obligées de vivre presque solitaires, avaient perdu toute espèce de teinture des usages d'un monde raffiné. Mais enfin, grâce à l'élément extra-sélect importé d'Europe, la cour put encore, autour de Leurs Majestés, former un cadre suffisamment digne et d'un éclat convenablement prestigieux.

En effet, la cour était sérieusement ou tout au moins amplement constituée; toutes les charges d'usage y étaient à

peu près représentées, à l'exception de celles d'une vénerie qui parut superflue au Mexique. On y voyait notamment un ministre d'état; un grand maître de la maison impériale, le comte Zichy; un premier aide de camp, représenté par le vieux général Woll, un ancien Français, qui avait servi là-bas à peu près tous les régimes; le premier gentilhomme de l'Empereur, jeune, brillant et élégant comte de Bombelle; des aides de camp, des chambellans choisis surtout parmi les grands et riches seigneurs mexicains, et je dois dire bien choisis, car ils étaient tous distingués et très à leur place dans ces situations honorifiques. La maison de l'Impératrice, ayant en tête la comtesse Zichy, était aussi composée de femmes d'élite à tous les points de vue, élégantes et distinguées, répandant au sein de la cour un charme parfait qui rehaussait fort agréablement la dignité plutôt sévère de la souveraine. Enfin, un personnage, qu'on voyait peu mais qu'on appréciait beaucoup, était le trésorier de la couronne dont les fonctions, hélas ! devinrent trop vite une sinécure, faute de l'élément indispensable pour les alimenter. Et cependant, en financier judicieux, il jugea toujours trop nombreux le personnel de deuxième plan et de troisième importance que comportaient la cour et la maison impériale.

Il y avait en dehors, ou plutôt à côté, de la cour proprement dite et dans le service particulier de l'Empereur, une petite institution, réminiscence germanique, ne faisant pas partie du clan des dignitaires, qui avait une importance considérable et devint même néfaste dans la suite : c'était une espèce de conseil aulique d'Etat dont les deux principaux membres s'appelaient le conseiller Schertzenlechner, un Autrichien, et Eloin, un Belge, soi-disant secrétaire particulier. C'était là le gouvernement occulte. Un troisième personnage devait plus tard pénétrer dans ce cénacle mystérieux et y jouer particulièrement un rôle funeste. Ce fut le *padre* Fischer, un ecclésiastique. Je reviendrai sur le compte de cet intrus, lorsqu'il apparaîtra sur la scène.

Eloin et Fischer furent les mauvais génies du couple impérial et ont perdu Maximilien et l'impératrice Charlotte.

Il a paru, à tous ceux qui l'ont connu à Mexico, absolument incompréhensible que M. Eloin ait pu capter la confiance que lui accordait Maximilien, et on n'a jamais pu en connaître les causes mystérieuses, tout au moins au début. C'était un cadeau fait par le roi des Belges à son gendre, probablement sous l'influence de sa fille, la princesse Charlotte, qui ouvrit à ce protégé des intérêts belges la porte du cabinet de l'Empereur, son époux, pour en faire un secrétaire. Puis, lorsque celui-ci fut dans la place, il n'en voulut plus sortir et s'y créa une indispensabilité qu'on ne put guère expliquer que lors de la découverte de menées politiques incroyables auxquelles j'ai déjà fait une simple allusion, mais sur lesquelles je reviendrai en des termes plus explicites.

M. Eloin était un ingénieur, mais rien en lui ne révélait le moindre génie, si ce n'est celui de l'intrigue qu'il possédait au delà de toute mesure.

Il convient de remarquer, dès à présent, que les deux conseillers intimes de l'Empereur étaient absolument hostiles à la France : l'un parce qu'il était un Autrichien vieux style, l'autre parce qu'il était Belge et qu'il appartenait sans doute à cette secte de patriotes de ce pays, d'une génération spontanée datant des environs de 1830, et qui considéraient que, pour assurer l'équilibre européen, il convenait que la France fût annexée à la Belgique. Heureusement, cette personnalité devait être un des rares survivants de ces étranges politiciens nationalistes, *jingoës*, dirait-on sur les bords de la *Tamise*, car les officiers de la légion belge au Mexique nous ont toujours paru de sympathiques camarades, de relations fort agréables.

En tout cas, il est apparu là-bas que M. Eloin avait pour mission au Mexique de faire échec aux intérêts français au profit des intérêts belges; ce dont il s'acquittait en conscience. Mais je n'ai jamais pu avoir la preuve que ce person-



nage n'agissait que sous l'inspiration d'un patriotisme belge vraiment pur, car je n'avais qu'une confiance fort limitée dans la sincérité et le désintéressement du patriotisme en matières financières, dans ce pays où les pourboires, buena mane et autres pots de vins sont monnaie courante, surtout lorsque ceux-ci sont gros comme des barriques !

D'autre part, alors que Maximilien groupait autour de lui des serviteurs dangereux et plus ou moins louches, il commettait la lourde faute d'éloigner une des personnalités vraiment nationales qui lui avait rendu les plus importants services et était en situation et en dispositions sincères pour lui en rendre encore, le général Almonte. Cet homme fut un des principaux artisans de son élévation au trône. S'il n'a pas été le chercher à Miramar, il a, dans la mesure que lui laissait l'intervention, préparé son trône, forgé sa couronne et disposé enfin en sa faveur tous les Mexicains dont les acclamations étaient les seuls sourires de la fortune qui l'attendaient au Mexique. Cet homme, dans la difficile mission de Régent de l'Empire, a su résister aux entraînements des partis qui allaient rendre son règne impossible; il est resté fidèle observateur des conditions précisées par Napoléon III, il a été presque le seul conservateur libéral de ce gouvernement provisoire qui était le précurseur indispensable de l'Empire. Et voilà que ce Mexicain d'élite, honnête enfin, dans ce pays où être cela n'est pas toujours facile, cet homme d'Etat, ce patriote recommandé de la façon la plus expresse par l'Empereur des Français, est écarté de ce milieu gouvernemental qu'il a créé, qu'il a assis, et se voit relégué dans une sinécure honorifique (d'antichambre de cour. C'est honteux pour ce jeune souverain qui, n'ayant encore qu'un pied sur les marches de son trône, obéit déjà à l'influence des sectaires occultes qui seront, ou sont déjà, ses pires ennemis, et devient le jouet aveugle des cléricaux, après à se venger de la résistance courageuse que leur a opposée le général Almonte ! Maximilien commence ce rôle de faiblesse, d'indécision, de manque de tact politique et

de perspicacité, qui se terminera par une chute retentissante. Etrange fatalité ! il restera toujours sourd aux conseils qui, seuls, pourront être son salut. Ceux d'Almonte, ceux de Bazaine !

C'est ainsi que débuta le règne de Maximilien. Les esprits clairvoyants envisagèrent avec une profonde tristesse ces prodromes de gouvernement. Mais ces brumes trop hâtives, sinon passagères, ne purent assombrir le ciel de l'Empire naissant, illuminé pendant quelques jours par l'éclat des fêtes de bienvenue qui furent données aux souverains.

---